Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 81

Artikel: La Première Communion de Pierrou
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257001

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ranger, dont la fragilité est bien connue. Dans les magasins frigorifiques, il suffit de mettre les plantes à l'abri de la lumière, de la lumière violette surtout, au moyen d'écrans rouges, et de ventiler constamment et légèrement, ce qui prévient le développement des micro-organismes et des moisissures. L'air doit être aussi maintenu un peu humide, au degré hygrométrique d'environ 85 0/0. Le parfum très atténué pendant l'exposition au froid reprend toute sa force après quelques heures de séjour à la température normale. Les fleurs coupées aussi, depuis plus d'un mois, placées dans l'eau, dureront à peu près le même temps que si elles venaient d'être cueillies. La température d'emmagasinage la plus favorable, semble être de 2 à 3 degrés centigrades.

On réussit très bien à conserver plus d'un mois les bouvardias, dahlias, giroflées, glaïeuls, jacinthes, œillets, lis en boutons, pâquerettes, tulipes. On a conservé près de trois mois des pivoines en boutons. Certaines fleurs, le lilas, par exemple, sont réfractaires au procédé.

On peut se demander, après ces résultats, comment le froid ou le chloroforme en arrêtant la vie végétative, peut par contrecoup donner ensuite une activité particulière aux plantes et hâter leur pousse et leur floraison dans un milieu convenable. M. Ch. Lambert, dans une étude très complète sur « l'Etat actuel de l'industrie frigorifique » vient d'exposer une théorie ingénieuse qui jette de la lumière sur ces phénomènes et que nous pouvons résumer en quelques lignes.

La sève, qui apporte à toutes les parties du végétal ses éléments de croissance, est chargée de matériaux multiples, albuminoïdes, sels divers. La cellule fixe plus ou moins ces substances, et quand vient la saison froide, ces substances par refroidissement se précipitent, quittant la sève et restent emprisonnées dans les couches ligneuses. On peut distinguer facilement l'accroissement annuel d'un arbre. La sève, en quelque sorte épurée, n'est plus que de l'eau presque pure, et quand les conditions de température et d'humidité seront devenues convenables au printemps, les phénomènes osmotiques se produiront à nouveau avec d'autant plus d'énergie que l'eau aura été débarrassée des éléments organiques de l'année précédente. L'eau puisera dans le sol les éléments solubles, la vie microbienne s'y développera pour donner naissance à tout le processus habituel de la vie des végétaux.

C'est donc en hiver, précisément au moment où l'on considère l'arbre en plein repos, que s'effectuent la purification de la sève et les dépôts qui font le bois, la matière ligneuse dont l'industrie humaine tire tant de parti. L'emmagasinage des végétaux en chambre froide remplace l'hiver. « Nous utilisons, dit M. Lambert, un moyen intensif de produire artificiellement la réaction épuratoire de la sève nécessaire à une nouvelle période de la vie du végétal, et c'est à cela que se borne l'action reconnue nécessaire du froid et de la légère dessiccation qui l'accompagne dans les chambres frigorifiques. » Il est de fait que tout le monde a remarqué qu'après un hiver froid, la végétation se manifeste avec plus d'énergie qu'après un hiver tempéré.

On s'explique alors, ajoute M. Lambert, qu'une plante de forcerie : cerisier abricotier, vigne, puisse, même après une première récolte et nouveau traitement frigorifique, donner sinon une, deux nouvelles récoltes dans la même année, tout simplement parce que l'hiver artificiel aura été chaque fois réalisé dans des conditions de rapidité suffisantes.

La concentration de la sève par le froid jusqu'au moment de la saturation et du dépôt des sels empêche évidemment la congélation à des températures au-dessous de zéro, de 5 degrés et au delà ; mais si le froid augmente et détermine l'épuration complète des liquides, l'eau résiduaire gèle et les cellules éclatent.

La Première Communion de Pierrou

(Suite)

Le jour même où il eut achevé ses quarante-huit heures de salle de police, Pierrou buta dans l'escalier ; il portait des gamelles et, ne les voulant pas lâcher, s'en vint rouler jusqu'à la dernière marche ; on le releva avec une sérieuse contusion à la jambe et on le transporta aussitôt à l'infirmerie.

L'infirmerie lui parut plus confortable encore que la chambrée, où il avait appris comment la plupart des humains dorment dans un lit ! Il se trouvait bien et souhaitait qu'on le laissât le plus longtemps.

L'infirmier était grand et mince, moins anguleux que le sergent. Ses façons surprenaient Pierrou, qui cependant n'allait pas loin en psychologie ; il suivait tous ses mouvements avec ses grands yeux de sauvage.

Le surlendemain, l'infirmier rompit le silence qu'il observait vis-à-vis de son malade et, d'une voix très douce, demanda ;

— Voulez-vous que j'écrive à votre mère ?

C'était la première fois que quelqu'un disait « vous » à Pierrou ; lui n'avait jamais tutoyé personne. Il éprouva une fierté... Puis, tout à coup, il eut la pleine compréhension de la question.

Il leva les yeux.

— Ma mère ! ma mère ! répéta-t-il.

Et, peu à peu, un air stupide se répandant sur son visage, il prononça par petites saccades :

— Oui, j'avais une mère autrefois, le gendarme l'a dit, j'ai cru que je m'en souvenais... je ne me souviens plus.

L'infirmier le regardait à son tour avec stupéfaction, mais il reprit, la voix tranquille, consolante :

— Votre pauvre mère est morte il y a longtemps... Elle est dans le repos, elle est heureuse, elle prie pour vous...

Elle prie pour vous !

Le curé de là-bas, jadis, avait parlé de prière... De cela, il se souvenait...

Pourquoi l'infirmier disait-il les mêmes choses que le curé ?

— Qui a pris soin de vous ?

La question résonna sans réponse, puis enfin Pierrou se décidant répondit :

— Personne.

L'infirmier se pencha davantage, tandis que le voisin de lit, le visage froncé d'un rictus, s'appuyait sur le coude pour écouter.

— Cependant, vous avez fait votre Première Communion ?

— Je ne sais pas ce que c'est... et pourtant...

Il s'arrêta net. Il revoyait la porte entre-

— Va à l'hospice ! ajouta l'autre, c'est encore le plus court.

Puis elles montèrent dans le bateau, et Jeannie resta debout à la même place, regardant le sillage qu'il laissait derrière lui et croyant toujours que les femmes lui feraient un dernier signe d'amitié. Mais, ayant atterri, elles traversèrent la saulée en face, s'enfoncèrent sous les arbres, et leur silhouette disparut sans qu'elles se fussent retournées une seule fois.

Alors Jeannie revint sur ses pas et se dirigea vers le village peu distant. Elle marchait lentement, les yeux fixés à terre, l'esprit absorbé, et tenant toujours dans ses bras, serré contre sa poitrine, l'enfant qui cependant eût pu marcher.

Une femme qu'elle rencontra avant de rentrer chez elle l'accosta, lui parla, et força le petit à la regarder.

— C'est ça le seul héritage de ta sœur ? lui dit-elle avec une moue dédaigneuse. Je m'attendais à mieux pour toi... Qu'est-ce que tu vas en faire ! Il n'est pas beau, tu sais ! Tu le mettras aux assistés, pas vrai ?

— Je ferai ce qu'il me plaira ! répondit Jeannie en fronçant ses sourcils.

La femme haussa les épaules.

— Tu as mauvais caractère ce matin, reprit-elle, mais je ne t'en veux pas, parce que tu es tout de même une bonne fille.

— Aussi, répliqua Jeannie, que me dites-vous là ?...

— On parle dans ton intérêt, car vouloir te charger de...

— Je suis libre, peut-être !

— Bien oui, sans doute, mais tu es bête aussi ! riposta la femme piquée du ton avec lequel elle lui parlait.

Et elle s'en alla en grommelant contre elle.

Elle ferait ce qu'il lui plairait ! Et elle était libre ! Comme si ça avait le sens commun de répondre pareillement. Déjà, à l'époque où son père, qui était alors un fin galochier, avait perdu irrémédiablement la vue à la suite d'un accident, beaucoup de gens, alléguant qu'elle devrait se placer pour gagner sa vie, lui avaient conseillé de le confier à la ville, à la maison des incurables, mais Jeannie s'y était refusée.

On ne pouvait le lui reprocher, car elle agissait selon son cœur et selon sa conscience, en brave fille vaillante et dévouée, mais c'était à peine si, en travaillant chez elle du matin au soir à ce que les villageois voulaient bien lui donner à faire, des racommodages plus souvent que des choses neuves, elle arrivait à gagner de quoi subvenir à leur pauvre vie.

Et voici que, maintenant, sa sœur venant de mourir dans un village voisin, où elle s'était mariée contre l'assentiment du père, et où, paraît il, devenue veuve, elle ne se conduisait pas de manière exemplaire, voici qu'on lui avait apporté l'enfant qu'elle laissait et que, d'un commun accord, tout le monde lui conseillait de confier à l'hospice. Or, cela aussi elle se refusait, et bien qu'il fût laid et qu'en le lui apportant les voisines de sa défunte sœur ne lui eussent rien laissé pour lui que des nippes usées et malpropres, elle ne maugréait pas contre le sort toujours triste pour elle, à l'âge où, pour les autres, il se montre toujours clément ; car, malgré ses vingt-deux ans, et quoi qu'elle fût tout plein joliette, aucun prétendant n'avait encore demandé sa main.

Hélas ! cette main travailleuse, infatigable dans son activité, n'apporterait aucune dot le jour des épousailles, et alors Jeannie ne trouverait pas à se marier.

Elle le comprenait bien et en prenait son parti. *(A suivre.)*

baillée et, au fond de l'église, les enfants droits et sages et sa fuite éperdue à travers champs...

L'infirmier allait parler, lorsqu'une voix résonna haute, un peu dure :

— Brettau, voulez-vous venir par ici, tout de suite... J'ai besoin de vous...

C'était l'appel du médecin-major qui venait d'entrer.

A la porte, le caporal infirmier redressait la tête.

— Brettau, toujours Brettau! Ah bien! après tout, qu'il fasse les corvées, celui-là! Autant de gagné! M. le major n'a pas l'air commode, aujourd'hui.....

Dès que Brettau se fut éloigné, le voisin de Pierrou dit, en se faisant un cornet de ses deux mains :

— Il va t'embobeliner, le curé! Prends garde!

— Le curé!

— Oui, le grand blond! Ce corbeau-là a trouvé moyen de se déguiser en soldat! Ils font tous cela, maintenant! pour se faufiler dans les casernes! Jésuites, va!

A tout ceci, Pierrou ne comprit pas grand'chose, si ce n'est qu'il savait bien pourquoi, maintenant, l'infirmier disait les mêmes mots que le curé!

— Méfie-toi des histoires! menaça l'interlocuteur de Pierrou. On ne sait pas tout de suite qu'est-ce qui est curé et qu'est-ce qui ne l'est pas, puis un beau jour on est pincé. Si celui-là t'attrape, il te conduira à la Messe.

— Je ne connais pas ça!

— Tant mieux! Mais tu pourrais y aller comme certains..... des femmelettes! Moi, je suis un esprit fort et un libre penseur; je ne crois qu'à un bon verre de vin et plus encore à un litre de cognac! Ouvre l'œil et le bon! Brettau revient par ici.

En effet, Brettau se rapprochait, suivant le docteur de lit en lit.

Celui-ci examina la jambe de Pierrou avec soin et modifia le traitement.

— Ne vaudrait-il pas mieux envoyer cet homme à l'hôpital, Monsieur le major? interrogea le caporal.

— Impossible! les salles militaires sont encombrées; son état n'a rien de grave, les soins qu'il reçoit ici sont suffisants. Dans huit jours, il sera sur pied.

— Vous avez entendu? demanda Brettau qui était resté en arrière, tandis que l'inspection médicale s'achevait plus loin.

Pierrou se réfugia sous son drap, telle une bête traquée se réfugie dans sa tanière.....

— J'aime mieux rester là! murmura-t-il.

Brettau, doucement, lui découvrit le visage et le regarda, étonné.

— Pourquoi donc?

— Ici, je ne suis pas puni!

Les paupières s'abaissaient, clignotantes et molles, sur les grands yeux fauves.

— Tu n'as eu qu'une seule punition, observa Brettau, se mettant à le tutoyer; elle n'était pas grave.

— Ça recommencera.....

— Evite-la!

Le regard fixe, Pierrou murmura :

— Jamais je ne pourrai apprendre à lire et à écrire! C'est trop difficile! Cela m'ennuie, je m'endormirai toujours! Je ne puis pas faire comme les autres.

— N'as-tu jamais été à l'école?

— Non!

— Au catéchisme?

Pierrou tressaillit et secoua la tête. Pour la seconde fois, ce matin, la vision oubliée pendant si longtemps repassa devant ses yeux : les enfants aperçus, tranquilles, dans l'église. Alors, il fit haut ce raisonnement étrange :

— Puisque je suis devenu un homme, à quoi cela aurait-il servi?

— On apprend à lire et à écrire quand on est enfant; cela dure toute la vie!

(A suivre.)

LES VAMPIRES

Les récits exagérés, les superstitions locales fortement enracinées ont fait des vampires des animaux fantastiques, quasi fabuleux, auxquels l'imagination prête des allures si étranges et si terribles, comme dans quelques pays de l'Europe centrale où, suivant la croyance populaire, le vampire est un fantôme qui la nuit sort de la tombe pour sucer le sang de quelques victimes jusqu'à la dernière goutte. Ces animaux passent donc pour se repaître uniquement de sang humain pendant le sommeil de leur victime, ne laissant à la place qu'un cadavre exsangue.

En général, les exagérations furent telles qu'on ne croit que peu ou pas à l'existence des vampires. C'est trop, ou c'est trop peu!

Le vampire, ou du moins l'animal à qui on a donné ce nom mérité, existe réellement; il abonde surtout dans les forêts vierges de l'Amérique équatoriale; nous en avons rencontré en quantité dans les forêts amazoniennes; mais il faut en rabattre un peu de la légende.

Parfois, dans les *baracons* nous étions réveillés, au milieu de la nuit, par le bruit de quelque oiseau, frôlant dans un vol incertain le plafond ou les parois de planches ou de bambous de nos modestes factoreries.

— Caraï! murmurait-on : encore une de ces *malditas bestias!*

A tâtons, on allumait une bougie, et à grands coups de couverture on donnait la chasse à l'intrus, au monstre altéré de sang! Et sans aucune résistance, le terrible vampire, le monstre altéré de sang se laissait parfaitement expulser. Lorsque l'on couche en plein air, on n'est prévenu par aucun bruit.

Il faut reconnaître que, pour la première fois, le vampire produit une mauvaise impression, car ce qui augmente sa mauvaise réputation, c'est que c'est un animal d'un aspect répugnant, avec son corps de rat, ses oreilles droites pelées et ses grandes ailes membraneuses d'une couleur sombre d'un noir incertain; c'est là son plus grand défaut; il est dangereux, certes, mais dans certaines circonstances et conditions.

Le vampire atteint une grosseur supérieure à celle d'un pigeon; les ailes déployées ont parfois une envergure de 65 à 80 centimètres. La nuit, dans son vol silencieux et circulaire, il s'approche volontiers des hommes et des animaux endormis en plein air et leur suce le sang, sans qu'ils s'en aperçoivent.

Pendant le temps où il reste collé sur la plaie, le vampire a un battement d'ailes continu auquel on attribue le pouvoir d'amener l'insensibilité; en réalité, le frissonnement d'ailes procure une légère sensation de fraîcheur qui rend le sommeil plus calme.

Dans notre *baracon* du Purus, nous eûmes, en dehors de plusieurs chiens, un *caboclo* (métis de mulâtre et d'Indienne) piqué par un de ces peu sympathiques animaux.

Le lendemain nous fûmes réveillés par ses imprécations : « *Filho do demonio! bruto maldito!* etc. »

Nous étant approchés, nous le vîmes assomer avec un gros bâton une grosse chauve-souris qui gisait à quelque distance de son hamac. Notre *caboclo* ne s'était aperçu de rien pendant son sommeil; il s'était réveillé un peu faible. Il comprit avoir été victime d'un vampire en voyant au-dessus de son gros orteil la petite morsure triangulaire du buveur de sang.

Quelques pas plus loin une masse brune essayait de se dissimuler dans un fourré. C'était le vampire, qui, de petite taille, s'était trouvé trop lourd pour prendre son vol et périssait victime de sa gloutonnerie.

C'est presque toujours à la cheville ou aux doigts de pieds que les vampires s'attaquent de préférence, sans doute parce que ces parties sont ordinairement toujours à découvert.

Quant à João, notre *caboclo*, la quantité de sang tirée ne dut pas être énorme, car il n'éprouva aucun inconvénient sérieux. Pendant quelques jours, il manifesta un peu de faiblesse. Il était aussi plus pâle; mais l'accident n'eut pas d'autres suites. Pour un homme en bonne santé, le danger réel n'existe donc pas; mais s'il s'agissait d'un homme malade, au sang appauvri, anémié par la fièvre ou le climat, les conséquences pourraient être plus graves.

Ainsi un *seringueiro* (chercheur de caoutchouc) que nous rencontrâmes quelques mois plus tard à Manaos, nous dit avoir perdu son compagnon, mort dans le Jurica à la suite d'une piqure de vampire. Mais il dut reconnaître qu'il était déjà considérablement affaibli par de longs accès de fièvre, et que l'anémie des forêts tropicales avait usé son sang. Dans ces conditions, tout autre accident, insignifiant pour un homme robuste, eut amené une issue aussi fatale.

Les vampires sont tout particulièrement dangereux pour les animaux. Dans le *Rio-Branco* par exemple, dans un pâturage de peu d'étendue qu'un traitant avait défriché pour l'élevage de quelques bêtes à cornes et où, avec de grandes difficultés, il était parvenu à acclimater un certain nombre de couples, nous avons pu voir à plusieurs reprises, le matin, ces petites plaies triangulaires bien caractéristiques. C'est pourquoi, bien que les bœufs et les vaches mangeassent abondamment, ces animaux restaient dans un état de maigreur désespérante. Cette partie du Rio-Branco était particulièrement infestée de ces vilains animaux, ainsi que d'une multitude de caïmans qui, souvent, blessaient les pauvres ruminants lorsqu'ils s'approchaient pour boire des bords marécageux du Rio.

En Nouvelle-Calédonie et en Nouvelle-Guinée, il existe encore une catégorie de chauves-souris géante qui passe aussi pour avoir des mœurs sanguinaires.

Carnet du paysan

Le piétin du blé. — Les limaces. — Avis utiles.

Le piétin, qu'on appelle aussi la maladie du pied attaque le blé spécialement pendant les années humides. Avant la maturité, le pied de la tige devient noir et pourrit; la tige ne peut plus, dès lors, porter son épi si faible soit-il. Ce mal monte peu à peu vers le haut, toute la tige devient brune et l'épi grisâtre. Les moissonneurs ont beaucoup de difficulté à couper ce blé; disent qu'il fait le bouchon. Un agronome a étudié les conditions dans lesquelles le mal se propage avec le plus d'intensité. Il les résume ainsi :